

Méconnaissant ces principes dans notre province, nous avons épuisé les forces de notre servante, nous l'avons mise aux abois : et si nous sommes aujourd'hui, dans une orrise agricole, c'est parce que nous avons négligé de nourrir la terre.

Donc, le premier problème qui se pose pour ceux qui s'occupent d'industrie laitière, c'est de rendre à la terre, de la manière la plus économique, les forces dont elle a besoin. Nous avons vu, depuis plusieurs années que nous étudions la question, que l'industrie laitière est certainement le mode de culture le plus propre à procurer à la terre cette restitution de forces. C'est l'industrie laitière qui permet d'emmagasiner la plus grande quantité possible de produits et d'en rendre le plus à la terre.

D'autres industries sembleraient à première vue pouvoir vous offrir cette ressource et dans le passé elles nous l'ont offert jusqu'à un certain point. Mais aujourd'hui les conditions sont changées, et la production des grains et l'élevage des animaux de boucherie sont, à l'heure qu'il est, fermés pour nous. L'Ouest, offre, par suite de la construction des chemins de fer, un immense pays où l'on élève le bétail de boucherie sans qu'il en coûte presque rien. Il vient nous faire concurrence avec ses grains à bon marché et ses animaux qui ne lui coûtent que peu de chose, tandis que notre bétail nous coûte sept mois d'hivernement. Nous ne pouvons donc plus nous livrer avec succès à la culture des céréales et à l'élevage des animaux de boucherie. Il faut que nous cherchions quelque chose qui soit en rapport avec nos moyens et les circonstances où nous nous trouvons. Il faut que nous adoptions l'industrie laitière. Avec l'industrie laitière sur nos terres épuisées, nous commençons par avoir des récoltes vertes. Après avoir enfoui cette récolte verte nous obtenons une certaine quantité de grains et de foin. Le bétail, peu nombreux d'abord, mieux nourri par cette première amélioration, nous donne plus de fumier et plus de produits qu'à l'ordinaire et nous permet d'améliorer la culture et d'augmenter le bétail.

Je ne veux pas faire ici une pétition de principes : je conçois qu'il y a toujours déperdition ; d'abord la croissance de l'animal enlève à la terre quelque chose qu'on ne peut pas lui rendre ; il en est de même du lait, du beurre, du fromage. Mais enfin, la grande partie des aliments qui passent dans le corps de l'animal, retourne en fumier. Il ne reste à compenser que vingt pour cent de déperdition (1), et par les ressources que nous retirons de l'industrie laitière en lait, en beurre et en fromage, nous sommes en mesure de nous procurer les éléments qu'il faut rendre à la terre pour la faire produire de nouveau.

Disons donc à nos cultivateurs qui ont épuisé leurs terres, de se lancer dans l'industrie laitière : c'est le moyen de ramener ces terres à leur première fertilité. J'ai fait allusion aux animaux, qui sont nécessaires pour la production de l'engrais. Je pourrais parler aussi des engrais chimiques ; mais remarquez que je parle pour de pauvres cultivateurs qui sont sur des terres ruinées, qui n'ont pas d'argent pour acheter des engrais chimiques, et je veux leur enseigner d'une manière pratique à améliorer leurs terres petit à petit, à ceux qui n'ont pas les moyens de faire les améliorations en grand.

La plupart de ces cultivateurs n'ont pas assez de bétail. Ainsi, chez les Acadiens du Nouveau-Brunswick, j'ai trouvé certaines gens, pas très riches en fumier et vivant avec peine sur leurs terres. L'un d'eux cultivait une terre de trois arpents sur quarante, il avait trois vaches et trois chevaux, et cet homme disait que sa culture ne le payait pas. Je n'ai

(1) M. Chapais admettra avec nous que la seule exportation du beurre enlève si peu à la terre que l'appauvrissement du sol, là où tout retourne au sol moins le beurre, n'est guère appréciable ; mais il en est autrement dans l'exportation du fromage et surtout du lait.

pas eu de peine à le croire. Dans cette province, l'avoine a manqué ; il avait très peu de foin ; ses trois vaches étiques léchaient un maigre pâturage. Voilà quel était l'état de sa culture. Cet homme-là manquait de bétail, et il était incapable, sans bétail, de restaurer la fertilité de sa terre.

Commencez par faire produire à la terre plus de substances qu'autrefois. Avec ce surplus, vous nourrirez plus de bétail, et vous en augmenterez le nombre d'année en année. Et quand je parle de bétail, j'en parle au point de vue de l'industrie laitière, je veux dire des vaches. Car il est presque impossible pour nous Canadiens de l'est, de faire concurrence aux cultivateurs de l'ouest sur le marché avec les animaux de boucherie et la culture des céréales, pour les raisons que j'ai indiquées plus haut.

Un autre défaut chez les cultivateurs, dans des endroits où la culture n'est pas aussi mauvaise que celle que j'ai mentionnée, c'est de manquer de soin pour conserver ce qu'ils possèdent. Ainsi, dans la plupart des régions que j'ai visitées, j'ai vu un soin inimaginable pour conserver le fumier. Le fumier est dehors, sous les égouts du toit, règle générale, malheureusement. Il se fait lessiver là, d'un bout de l'année à l'autre.

Vous connaissez l'ancien procédé pour faire la lessive : on faisait filtrer l'eau à travers les cendres, et cela faisait une bonne lessive. Supposez qu'une fois cette lessive faite, on eût fait filtrer de l'eau sur la cendre une seconde fois ; on n'y aurait presque rien trouvé, parce que les premiers principes en auraient été tirés. Si au lieu de cendres, on lessive du fumier, l'eau qui en sort est un liquide fortement coloré et chargé des principes du fumier. Pour un cultivateur qui était inorédulé sur ce point, j'ai fait planter vingt-cinq choux, dans un carré, et vingt-cinq dans un autre. Sur l'un, j'ai fait mettre le liquide d'une cuvée de fumier ainsi lessivé, sur l'autre, j'ai fait mettre le fumier lavé. A l'automne, le carré qui avait été arrosé avec le purin, a donné de magnifiques pommes de huit livres. Celui engraisé avec le fumier lavé n'avait que trois pommes qui pesaient une livre et demie à deux livres, et les autres choux n'étaient pas pommés ; preuve que le fumier lessivé n'a pas de force.

L'hiver, le cultivateur, généralement, jette le fumier de ses animaux, tous les matins, à la porte ; il se fait ainsi un compost de neige et de fumier, et au printemps il a un immense tas de fumier et de neige ; la neige en fondant lave le fumier, et forme ces mares d'eau jaunâtre qui emportent avec elles la richesse du cultivateur et la conduit à la rivière.

Il est si facile de remédier à cet état de choses. Vous n'avez qu'à creuser à une profondeur de huit à dix pouces un certain espace en forme de bassin, à en garnir le fond de terre glaise bien battue ; sur cela vous élevez une couverture économique, et vous avez un abri à fumier qui est parfait. Votre fumier, là-dedans, gardera tous ses principes, et vous avez déjà là un moyen de faire produire à votre terre beaucoup plus qu'elle ne produirait autrement.

Les cultivateurs, dans beaucoup d'endroits, ont appris à garder un plus grand nombre de vaches, mais quelles vaches gardent-ils ? J'entre dans l'étable de ces cultivateurs, et je leur demande ce que valent leurs vaches : voilà une belle vache, en voici une moyenne, et enfin une troisième de mauvaise apparence. Le cultivateur me dit : celle-ci me donne quatre pots de lait ; celle-là deux. Cependant, elles sont à la même crèche et reçoivent la même nourriture. Personne n'a les moyens de garder une vache qui ne donne que deux pots de lait, à la même nourriture qu'une vache qui en donne quatre. Je leur demande : pourquoi les gardez-vous ? Ils me répondent : je ne suis pas pour les vendre, et en acheter de bonnes ensuite, que je serai obligé de payer des prix fous. Je ne le leur conseillerais pas, non plus, mais on peut élever des génisses provenant de bonnes vaches. En faisant cela, il y a